

Le mal a dit

Ma chère Nine,

Je prends la liberté de t'envoyer cette lettre. Les écrits restent, dit-on, comme si les paroles s'envolaient. Les mots qui s'inscrivent ici restent à ta disposition, et tu y reviendras autant de fois que nécessaire. Et pas seulement sur les mots ou sur les phrases, mais aussi sur le ton, la ponctuation – ou l'absence de ponctuation, le style, la voix que contient cette lettre.

La voix, justement, tu ne l'entendras pas ici, dans ces signes couchés sur le papier qui disent avec John Fante : « demande à la poussière ». Phrases, sucs, verbiage ou point d'exclamation, lis-les, relis-les, dis-les en pensant au choc qu'ils produisent quand ils se cognent sur ta glotte, quand ils embrassent ton larynx.

Ta gorge se charge de poésie et d'hormones qui s'enflamment en cognant sur tes lèvres. Malgré toi, tu fréquentes assidûment les psychotropes. Tu lis plus souvent les ordonnances de ton médecin que Céline ou que Proust. J'en veux pour preuve que les comprimés et les pilules colorés désignés par le spécialiste, qui écrit leur nom avec une minutie presque malade sur son ordonnancier, ne te soustraient pas à la déesse apathie, cette morne ogresse qui te ronge. Elle t'invite à t'assoupir à la moindre occasion. Lorsqu'elle s'approche de toi pour un baiser, tu fulmines en pensant aux heures sombres qui suivront sa visite : une nuit et un jour à ne pas sortir de ton lit, la bouche sèche et les yeux mi-clos derrière tes paupières ensablées. Elle avance, hypnotique. Tu te plies à ses ordres sans protester. Un rouleau compresseur qui a aplati les reliefs et descellé les champs oniriques de ta psyché.

Tu n'imagines plus, tu ne rêves plus. Tu cauchemardes tout au mieux. Tes facultés sont laminées, ton corps ne répond plus qu'à un soubresaut de temps en temps, quand tu te remémoires des championnats ou un match. Malheureusement, ce sont tes neurones les plus anciens qui actionnent ce levier du plaisir. Or il demeure enfoui profondément et ne se nourrit de rien de neuf. J'appréhende de parler avec toi dans le salon ou au téléphone, les temps morts se multiplient et ancrent ton âme désossée dans un présent vide. Ça te fait sourire si je te dis que ça me fatigue, alors que de ton côté, toute pulsion a disparu. Les bons mots qui fusaient, l'énergie que tu déployais, tout ça est enterré et j'ai peur. Peur que ça ne revienne pas, peur que ça soit pire demain encore, peur que tu ne sois mue que par le noir charbon du désespoir au fond des gouffres.

Ils sont si vertigineux et obscurs qu'ils me poussent à entamer enfin la dernière image, à l'étirer jusqu'à ce qu'elle craque, à la sabrer de toutes parts si elle se révélait trop engourdie, à en sublimer les contours si elle manquait de précision, à allumer le cercle chromatique qui demeure incolore. Vide tes tubes, jette tes comprimés, remplis ton pilulier de sablés au beurre et viens me rejoindre quelque part, car, même si mes pupilles luisent dans le noir, je sais que demain, il sera trop tard.